

TCCHAIKOVSKIY

symphonie n°5

PIERRE MONTEUX

DIRIGE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LA N.D.R., HAMBOURG



GUILDE INTERNATIONALE
DU DISQUE

TCHAIKOVSKY

Symphonie n° 5 en mi mineur

Opus 64

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LA N.D.R. (Norddeutscher Rundfunk) HAMBOURG

Direction : PIERRE MONTEUX

L'ANNÉE 1888, date de la V^e *Symphonie*, fut pour Piotr Illitch Tchaïkovsky l'année de la consécration mondiale. En effet, un mois après avoir connu son premier grand succès de chef d'orchestre à Moscou dans un festival de ses œuvres (26 novembre 1887), il partait pour une longue tournée en Europe occidentale. Berlin d'abord où il visita les musées et assista à une splendide exécution du *Requiem* de Berlioz, Leipzig ensuite où il fit la connaissance de Brahms et de Grieg; puis Hambourg où il rencontra Hans von Bülow, Berlin à nouveau où on lui présenta le tout jeune Richard Strauss, et encore Leipzig où il bavarda avec Busoni. A Prague, il fut reçu comme un chef d'état et Dvorak lui offrit le manuscrit de sa II^e *Symphonie* avec la plus flatteuse dédicace. Du 24 février au 19 mars, Paris allait l'accueillir fastueusement. Gounod, Massenet, Fauré, Benjamin Godard, Widor, Diémer se disputaient l'honneur de le recevoir. Le concert de ses œuvres qu'il dirigea au Châtelet le 4 mars fut un succès sans précédent. Et le 22 mars, au Saint James' Hall de Londres, il conquérait d'emblée la critique et le public anglais.

Si l'on ajoute à cela que sa notoriété allait grandissant dans son propre pays et que le Tsar Alexandre III venait de lui accorder une pension annuelle considérable, on est en droit de penser que c'est un musicien heureux qui entreprenait, en mars 1888, la cinquième de ses Symphonies.

En vérité, il n'en est rien; d'abord parce que de toute sa vie Tchaïkovsky n'a guère connu que les tourments d'une âme inquiète et les désespoirs d'une nature pleine de contradictions, et puis parce qu'à ce moment-là il doute particulièrement de lui-même. N'écrit-il pas alors : "Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce que je n'ai plus rien à dire? Je n'ai plus la moindre idée, ni la moindre envie d'écrire! J'espère néanmoins pouvoir réunir peu à peu les matériaux d'une symphonie."

Il est vrai qu'il est alors en train de revoir les épreuves d'édition de sa IV^e *Symphonie* dont il pense qu'elle est sans doute sa meilleure œuvre. Il ne peut donc que très difficilement mettre en concurrence la nouvelle partition qu'il élabore : "Je commence enfin à extraire péniblement une symphonie de mon cerveau fatigué". Mais le 18 août, il peut écrire : "Maintenant que la Symphonie est presque terminée, je puis dire que, grâce à Dieu, elle n'est pas plus mauvaise que les autres. Cette certitude m'est très douce." Après huit jours de travail acharné il met le point final : "La Symphonie est prête; je ne crois pas m'être trompé, elle me semble bonne."

L'œuvre, on l'imagine, reflète ces combats intérieurs. Elle n'a rien d'un hymne à la joie; au contraire, comme la IV^e, elle illustre les luttes de l'homme contre le destin qui lui est imposé. Le premier mouvement fait succéder un *Allegro con anima* à un *Andante*, et l'on connaît très bien le propos du compositeur par ces quelques notes retrouvées dans un de ses carnets : "Programme du premier mouvement. Introduction. Totale résignation au Destin ou, ce qui est la même chose, à l'insondable volonté de la Providence. *Allegro* 1) Murmures, doutes, plaintes, reproches... 2) Dois-je me jeter dans les bras de la foi?"

Le second mouvement, *Andante cantabile, con alcuna licenza*, fait chanter sur la plainte désespérée des cordes, la romantique confiance d'un cor à la Weber, reprise et développée par les archets. Mais là encore, la présence du destin empêche toute évasion, toute libération, et ce n'est qu'avec le troisième mouvement, une valse *Allegro moderato*, que s'ouvriront de plus heureuses perspectives, encore que le thème dramatique y soit toujours présent et teinte cette danse d'une étrange mélancolie.

Le Finale résoud le conflit par le triomphe de l'homme sur la fatalité, mais il faudra un tragique *Andante maestoso* avant de parvenir à la joie délirante et sauvage de l'*Allegro vivace*. Le thème maléfique reparait assagi, apprivoisé, illuminé, et une marche irrésistible reprend le motif du prologue, cette fois rayonnant de joie et de confiance, pour le mener jusqu'à l'enthousiasme conclusif que soulignent les fanfares éloquentes des cuivres.

Il faut remarquer qu'ici, une fois de plus, Tchaïkovsky réussit à donner à une œuvre complexe aux multiples visages une singulière unité, et cela grâce au fil conducteur d'un thème qui revient à chaque angle de la construction musicale comme à chaque orientation nouvelle de la pensée. C'est cet équilibre parfait, joint à la logique sans faille du discours et à l'éclat d'une orchestration extraordinairement brillante, qui a valu à cette œuvre le grand succès de public qu'elle n'a cessé de connaître depuis sa création, et qu'elle dispute non seulement à la VI^e *Symphonie* du même auteur, mais aussi à la V^e *Symphonie* de Beethoven.

La *Symphonie en mi mineur* (à remarquer que toutes les symphonies de Tchaïkovsky sauf la troisième sont dans le mode mineur) a réussi à s'imposer et à réunir les suffrages des musiciens les plus exigeants et des amateurs les moins avertis, sans doute parce qu'elle réussit le plus convaincant tableau du grand espoir de l'humanité : la victoire de l'être pensant sur son propre Destin.

Maurice FLEURET

Né en 1875, PIERRE MONTEUX est depuis un demi-siècle l'une des figures les plus attachantes de la musique internationale. Après avoir fait de très brillantes études au Conservatoire National de Paris, il fut alto solo de l'Opéra-Comique et des Concerts Colonne, mais ne tarda pas à se faire une telle réputation de chef d'orchestre que Diaghilev lui confia la direction musicale de ses Ballets Russes. C'est ainsi que Pierre Monteux créa *Le Sacre du Printemps* de Stravinsky, *Jeux* de Debussy et *Daphnis et Chloé* de Ravel. A Paris, il fonda les Concerts Monteux, et aux U.S.A. (pour son premier séjour, de 1916 à 1924) il dirigea régulièrement l'Orchestre du Metropolitan Opera de New York et l'Orchestre Symphonique de Boston. De 1924 à 1934, il assista Mengelberg dans la direction du Concertgebouw d'Amsterdam; en France, il créa l'Orchestre Symphonique de Paris et repartit enfin aux États-Unis qu'il ne quitta plus guère jusqu'en 1950 et où il poursuivit la plus étonnante, la plus brillante carrière qu'on puisse imaginer. A son retour en Europe, on le vit à la tête de toutes les plus célèbres phalanges qui le réclamaient. Depuis 1961, il est également chef permanent de l'Orchestre Symphonique de Londres.